

PETER HELLER

La Constellation du Chien

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

à Kim

LIVRE PREMIER

Je laisse tourner la Bête, je garde des réserves d'Avgas 100, j'anticipe les attaques. Je ne suis pas si vieux, je ne suis plus si jeune. Dans le temps, j'aimais pêcher la truite plus que tout au monde ou presque.

Mon nom, c'est Hig, un nom un seul. Big Hig, si vous en voulez un autre.

Si je me suis déjà réveillé en larmes au milieu d'un rêve, et je ne dis pas que c'est arrivé, c'est parce qu'il ne reste plus une truite, plus une. La truite mouchetée, arc-en-ciel, fario, fardée, dorée, plus une.

C'en est fini du tigre, de l'éléphant, des grands singes, du babouin, du guépard. De la mésange, de la frégate, du pélican (gris), de la baleine (grise), de la tourterelle turque. Je n'ai pas pleuré jusqu'à ce que la dernière truite remonte le courant sans doute en quête d'une eau plus froide.

Melissa, ma femme, était une vieille hippy. Pas si vieille. Elle était belle. Dans cette histoire, elle aurait pu être Ève, sauf que je ne suis pas Adam. Je suis plus du genre Caïn. Ils n'avaient pas de frère comme moi.

Vous avez déjà lu la Bible? Je veux dire, en prenant votre temps comme si c'était un vrai livre? Allez jeter un coup d'œil aux Lamentations. C'est là qu'on en est, plus ou moins. On se

lamente, plus ou moins. On se vide le cœur comme on fait couler de l'eau, plus ou moins.

Ils disaient qu'à la fin, ça se refroidirait après s'être réchauffé. Un gros refroidissement. On l'attend toujours. Elle est drôlement surprenante, cette bonne vieille Terre, et des surprises, elle en faisait déjà avant de se séparer de la Lune qui, depuis, n'en finit plus de lui tourner autour comme le jars autour de sa défunte compagne.

Finies les oies. À peine quelques-unes. En octobre dernier, j'en ai entendu qui cacardaient comme avant et je les ai vues, cinq qui ressortaient sur le bleu du ciel froid et purifié au-dessus de la crête. Cinq de tout l'automne, aucune en avril.

Je récupère l'Avgas 100 avec la pompe manuelle dans l'antique réservoir de l'aéroport quand il n'y a pas de soleil, et j'ai aussi le camion qui faisait les livraisons de fuel. Plus d'essence que la Bête ne pourra en brûler durant ce qu'il me reste de vie si je limite mes sorties aux environs, ce qui est bien dans mes intentions, pas le choix. C'est un petit avion, un Cessna 182 de 1956, un bijou. Crème et bleu. M'est avis que je serai mort avant que la Bête ne rende l'âme. J'achèterai la ferme. Quarante hectares de basses terres pour le foin et le maïs dans une région où il court encore une rivière à l'eau froide dégringolant des montagnes pourpres et gorgée de truites mouchetées et fardées.

Avant ça, j'effectuerai mes tours de piste. Aller et retour.

*

J'ai un voisin. Un seul. Nous deux sur un aérodrome de campagne à quelques kilomètres des montagnes. Un terrain de préparation au brevet où ils ont construit quelques maisons pour ceux qui n'arrivaient pas à dormir loin de leur petit avion, comme les golfeurs qui passent leur vie sur un golf. Bangley, c'est le nom inscrit sur les papiers de son vieux pick-up qui ne roule désormais plus. Bruce Bangley. Je les ai déterrés de la boîte à gants alors que je cherchais un manomètre que je puisse garder avec moi dans

la Bête. Une adresse à Wheat Ridge. Mais je ne l'appelle jamais par son nom, à quoi bon, on n'est que tous les deux. Rien que nous sur un rayon d'au moins treize kilomètres ce qui représente la distance de plaine jusqu'à la lisière des bois de genévriers au pied de la montagne. Je m'en tiens à : Hé ho. Au-dessus des genévriers, des taillis de chênes et ensuite de la forêt noire. Enfin, brune. Tuée par les coléoptères, achevée par la sécheresse. Beaucoup d'arbres morts s'y dressent à présent et se balancent comme mille squelettes, soupirant comme mille fantômes, mais pas tous. Il y a des parcelles d'arbres verts, et je suis leur plus grand fan. Je les encourage depuis la plaine. Allez allez allez poussez poussez poussez ! C'est notre chant de résistance. Je le hurle par la vitre quand je les survole à basse altitude. Ces parcelles verdoyantes s'étendent d'année en année. La vie est tenace si on lui montre ne serait-ce qu'un peu de soutien. Je jurerais qu'ils m'entendent. Ils me saluent, agitent d'avant en arrière ces bras feuillus qui pendent bas le long de leur tronc, ils me rappellent ces femmes en kimono. À pas minuscules ou en surplace, mouvement des mains mouvantes le long du corps.

Je monte là-haut à pied quand je peux. Vers les bois plus verts. Bizarre de dire ça : c'est pas que je manque de créneaux libres dans mon emploi du temps. J'y grimpe pour respirer. L'air différent. C'est dangereux, une montée d'adrénaline dont je pourrais me passer. J'y ai vu les empreintes d'un élan. Pas si anciennes. S'il y a encore des élans. Bangley dit que c'est impossible. Impossible, mais. Pas vu un seul. Vu beaucoup de chevreuils. J'emporte le calibre .308, je tire une biche et la rapporte, sa dépouille au fond d'un kayak dont j'ai scié la plateforme pour en faire un traîneau. Mon traîneau vert. Les cervidés ont résisté comme les lapins et les rats. Le brome des toits a résisté, j'imagine que ça suffit.

Avant une ascension, je survole deux fois la zone. Une fois le jour, une fois la nuit avec les lunettes de vision nocturne. Les lunettes sont efficaces pour voir dans la forêt si elle n'est pas trop dense. Les humains font des ombres vertes qui palpitent, même endormis. C'est toujours mieux de vérifier. Puis je fais une boucle par le sud et l'est et je reviens par le nord. Cinquante kilomètres, au

moins un jour de marche pour un voyageur. Un espace entièrement dégagé, un espace de plaines d'armoise de hautes herbes de *rabbitbrush* et de vieilles fermes. Les cercles bruns des champs pareils à l'empreinte d'une béquille fondue dans la prairie. Haies et brise-vent, la moitié des arbres rompus, renversés par le vent, quelques-uns encore verts grâce à une infiltration ou à la proximité d'un cours d'eau. Ensuite je raconte tout à Bangley.

Il me faut deux heures pour parcourir les treize kilomètres en tirant le traîneau vide, après quoi je suis à couvert. Je me déplace encore facilement. Par contre, le retour avec un chevreuil paraît sacrément longuet. Dans un paysage ouvert. Bangley me couvre sur la moitié du trajet. On a encore des talkies qu'on peut recharger grâce aux panneaux solaires. Confection japonaise, de qualité. Bangley possède un fusil de précision CheyTac .308 installé sur une plateforme qu'on a construite. Un télémètre. J'ai vraiment du bol. Un fou de la gâchette. Un fou de la gâchette vraiment retors. Il raconte qu'il peut descendre un homme à un kilomètre et demi. Il l'a déjà fait. Plus d'une fois, j'étais témoin. L'été dernier, il a tué une fillette qui me courait après dans la plaine. Une petite fille, un épouvantail. J'ai entendu le coup de feu, me suis arrêté, ai lâché le traîneau, fait demi-tour. Elle était renversée sur un rocher, un trou là où aurait dû se trouver sa taille, quasiment coupée en deux. Elle avait la poitrine qui se soulevait, haletante, la tête tournée sur le côté, un œil noir qui brillait et qui me regardait, pas apeuré, plutôt interrogateur, une question qui la brûlait, comme si dans le domaine des choses vues, celle-ci était bien la plus invraisemblable. Comme ça. Comme de dire, putain mais *pourquoi*?

C'est ce que j'ai demandé à Bangley, mais pourquoi, putain.

Elle t'aurait rattrapé.

Et alors? J'avais un fusil, elle avait un petit couteau. Et plutôt pour se protéger de *moi* m'est avis. Peut-être qu'elle voulait à manger.

Peut-être. Peut-être qu'elle t'aurait tranché la gorge au milieu de la nuit.

Je l'ai dévisagé, son esprit qui se projetait si loin, jusqu'au milieu de la nuit, elle et moi. Bordel. Mon unique voisin. Qu'est-ce que je pouvais répondre à Bangley? Il m'a sauvé la peau plus d'une fois. Sauver ma peau est son job. J'ai l'avion, je suis ses yeux, il a les fusils, il est les muscles. Il sait que je sais qu'il sait : il ne sait pas piloter, je n'ai pas assez de cran pour tuer. Dans toute autre circonstance il resterait sans doute plus qu'un de nous deux. Ou aucun.

J'ai aussi Jasper, fils de Daisy, comme ultime signal d'alarme, on fait pas mieux.

Bref quand on n'en peut plus des lapins et des perches de l'étang, j'abats un chevreuil. Surtout parce que j'ai envie de grimper là-haut. Même effet qu'une église, un sanctuaire où il fait frais. La forêt morte qui se balance et murmure, la forêt verte pleine de soupirs. L'odeur musquée de la couche des chevreuils. Les cours d'eau où je prie toujours de voir une truite. Un alevin. Un survivant puissant, son ombre verte qui tourne langoureusement sur les ombres vertes des pierres.

Treize kilomètres d'espace ouvert jusqu'au pied de la montagne, aux premiers arbres. C'est notre périmètre. Notre zone de sécurité. C'est mon boulot.

De cette façon il peut concentrer sa puissance de feu sur l'ouest. C'est comme ça qu'il parle Bangley. Parce qu'il y a cinquante bornes de hautes plaines dans toutes les autres directions, donc plus d'une journée de marche alors que les premiers arbres à l'ouest sont à seulement deux heures à pied. Les familles sont à seize kilomètres au sud mais ne nous font pas d'ennuis. C'est le nom que je leur donne. Une trentaine de mennonites atteints de cette maladie du sang qui s'est propagée après la grippe. Une sorte de fléau mais à combustion lente. Quelque chose proche du sida, je crois, peut-être plus contagieux. Les gamins sont nés avec, ils sont tous malades et faibles, et il en meurt tous les ans.

On surveille le périmètre. Mais si quelqu'un se cachait. Dans les anciennes fermes. L'armoise. Sous les saules le long d'une rivière.

Ou dans les arroyos, avec leurs berges creusées. Il m'a demandé une fois : Comment je pouvais *savoir*. Comment je pouvais savoir qu'il n'y avait personne dans notre périmètre, dans tout cet espace désert, qui se cachait, attendait de passer à l'attaque ? Mais le truc c'est que je vois beaucoup de choses. Je connais les lieux pas tout à fait comme ma poche, ce serait trop simple, mais comme un livre que j'aurais lu et relu un nombre de fois incalculable, comme la Bible, par exemple, pour des gens de l'ancien temps. Je le saurais. Une phrase pas à sa place. Un blanc. Deux points où il devrait n'y en avoir qu'un. Je sais.

Je le sais, je crois : si je meurs – non, pas si – ce sera durant une de ces expéditions dans la montagne. En traversant la plaine dégagée avec le traîneau chargé. Une flèche dans le dos.

Il y a très longtemps Bangley m'a donné un gilet pare-balles, un de ceux de son arsenal. Il a tout un attirail. Il a dit que ça arrêterait les balles de n'importe quel pistolet, ou une flèche, mais que pour les fusils, ça dépendait, j'avais intérêt à avoir du pot. J'y ai réfléchi. *A priori*, en dehors des familles nous sommes les deux seuls êtres vivants sur au moins plusieurs centaines de kilomètres carrés, les seuls survivants, j'avais intérêt à avoir du pot. Donc je porte le gilet en hiver parce qu'il tient chaud, mais quasiment jamais durant l'été. Quand je le porte, j'ai l'impression d'attendre quelque chose. Est-ce que je me tiendrais sur le quai d'une gare à attendre un train qui n'est pas passé depuis des mois ? Peut-être. Parfois, la situation me donne cette impression.

*

Au commencement était la Peur. Pas vraiment la grippe, à ce moment-là, parce qu'à ce moment-là je marchais, je parlais. Enfin je ne parlais pas tellement, mais j'étais sain de corps – pour l'esprit, vous en jugerez par vous-même. Deux semaines entières de fièvre, trois jours entre 40 °C et 41 °C, je sais que ça m'a grillé des fusibles. L'encéphalite ou je sais pas quoi. Brûlant. Les pensées autrefois cohérentes, liées les unes aux autres semblaient se déliter, manquer d'assurance, gagnées par la déprime, comme

ces poneys norvégiens à poils longs que ce chercheur russe avait fait venir dans l'Arctique sibérien, j'avais lu un article là-dessus un jour. Il voulait recréer l'Âge de glace, beaucoup de flore et de faune et quelques humains. S'il avait su ce qui allait se passer il se serait choisi un autre hobby. La moitié des poneys sont morts, le cœur brisé par le souvenir de leurs forêts scandinaves, j'en suis sûr, et l'autre moitié est restée à la station de recherche, et bien que nourris au grain, ça ne les a pas empêchés de mourir eux aussi. Voilà à quoi ressemblent mes pensées, parfois. Quand je suis stressé. Quand quelque chose me tourmente et ne me lâche pas. Elles tournent rond, elles fonctionnent, je veux dire, mais très souvent elles paraissent à côté de la plaque, un peu tristes, parfois elles se demandent si elles ne devraient pas être à seize mille bornes d'ici, dans le froid de deux millions de mètres carrés d'épinettes norvégiennes. Parfois, pour éviter d'aller me cacher en courant derrière des fourrés, je ne les écoute pas. Vient sans doute pas de mon cerveau, c'est sans doute normal vu à quoi on en est réduits.

Je ne veux pas perdre le compte : ça fait neuf ans. La grippe a tué presque tout le monde, puis la maladie du sang a pris le relais. Dans l'ensemble, ceux qui restent sont du genre Pas Gentils, c'est pour ça qu'on vit dans la plaine, pour ça que je patrouille tous les jours.

J'ai commencé à dormir dehors à cause des attaques. Des survivants, comme s'ils regardaient une carte et choisissaient de venir ici. Une grosse rivière, OK. Et donc de l'eau, OK. Doit y avoir du fuel, OK. Puisque c'était un aéroport, OK. Tous ceux qui savent lire savent aussi que cet aéroport était à la pointe en matière d'énergie renouvelable, OK. Toutes les maisons équipées de panneaux solaires et le FBO alimenté par les éoliennes. OK. FBO pour Fixed Base Operator, les services aéroportuaires. Ils auraient pu se contenter des Types qui Gèrent l'Aéroport. S'ils avaient su ce qui allait se passer ils n'auraient pas tout compliqué comme ça.

La plupart du temps les intrus venaient la nuit. Seuls ou en groupes, ils venaient armés, fusils de chasse, couteaux, ils s'approchaient

de l'ampoule allumée sur la véranda comme des papillons de nuit attirés par une flamme.

J'ai quatre panneaux solaires de soixante watts sur la maison où je ne dors pas, donc garder une ampoule LED allumée toute la nuit n'est pas un problème.

Je n'étais pas dans la maison. Je dormais par terre sous des couvertures derrière un remblai à cent mètres de là. C'est un vieil aéroport, tout est à découvert. Le grondement grave de Jasper. C'est une race mêlée de bouvier australien avec un odorat formidable. Je me suis réveillé. J'ai bipé Bangley sur le combiné. Je crois que pour lui c'était comme du sport. En gros ça lui lavait la tête, de la même manière qu'aller dans la montagne me lavait la tête.

C'est un remblai assez haut, un gros tas de terre qu'on a surélevé. Suffisamment pour pouvoir marcher derrière. Bangley a grimpé jusqu'au sommet d'un air nonchalant et s'est allongé à côté de moi pendant que j'observais les environs avec les lunettes de vision nocturne, j'entendais sa respiration haletante. Il en a aussi, des lunettes, il en a trois ou quatre paires, et il m'en a donné une. Il a dit qu'au rythme où on les utilisait, les diodes nous dureraient dix ans peut-être vingt. Et ensuite? J'ai fêté mes quarante ans l'année dernière. Jasper a eu droit à un foie (de chevreuil), et moi j'ai mangé une boîte de pêches au sirop. J'ai invité Melissa et elle est venue à sa manière, par un murmure et un frisson.

Dans dix ans l'additif ne pourra plus garantir la stabilité du carburant. Dans dix ans, j'en aurai fini avec tout ça. Peut-être.

La plupart du temps, si la lune est levée ou si les étoiles brillent assez et qu'il y a de la neige, Bangley n'a pas besoin des lunettes, il a le point rouge, il se contente de viser les silhouettes mouvantes avec le point rouge, il vise celles qui sont debout, immobiles, accroupies, celles qui murmurent, il vise l'ombre à côté de la vieille benne à ordures, il met le point rouge sur un torse. *Pan*. Il prend son temps, prépare la séquence, *pan pan pan*. Sa respiration se fait plus bruyante, plus rauque juste avant. À croire qu'il

est sur le point de baiser quelqu'un, ce qu'il fait d'une certaine manière, j'imagine.

Le plus gros groupe comptait sept personnes. J'ai entendu Bangley allongé à côté qui comptait tout bas. Ça pue du cul, il a murmuré et a émis ce gloussement typique de quand il n'est pas content. Encore moins content que d'habitude, je veux dire.

Hig, il a chuchoté, va falloir que tu contribues.

J'ai le fusil d'assaut semi-automatique, je me débrouille bien avec, Bangley m'a installé la lunette à intensificateur de lumière. C'est juste que je.

J'ai obéi.

Trois ont survécu à la première salve et après ça on a eu notre premier véritable échange de tirs. Mais eux n'étaient pas équipés de lunettes et ils ne connaissaient pas le terrain alors ç'a été réglé vite fait.

Ça a commencé comme ça, dormir dehors. Pas question d'être pris au piège dans la maison. Comme le dragon qui dort sur son trésor, mais moi non. Je reste bien en retrait.

Il en est moins venu après le deuxième été, comme on ferme un robinet, l'effet goutte à goutte. Un visiteur par saison en moyenne, puis plus aucun. Personne pendant presque une année, et puis un groupe de quatre desperados a failli nous faire mordre la poussière. Après c'est devenu mon job de patrouiller régulièrement avec l'avion.

En fait, je ne suis plus obligé de dormir dehors. Notre système est au point, on est sûrs de nous. Désormais la Peur ressemble au souvenir d'une nausée. Impossible de vous rappeler à quel point c'était atroce et que vous étiez à deux doigts de réclamer qu'on vous achève. Mais je continue quand même. Je dors par terre. L'hiver, je me glisse sous un tas de couvertures qui doit peser pas

loin de dix kilos. J'aime ça. Je ne me sens pas à l'étroit. Je dors toujours derrière le remblai, je laisse toujours la lumière allumée sur la véranda, Jasper se pelotonne toujours contre mes jambes, gémit toujours dans son sommeil, tremble toujours sous sa couverture, mais surtout, je crois qu'il est sourd et qu'il est donc devenu inutile pour donner l'alarme, ce qu'on ne révélera jamais à Bangley. Impossible de savoir, avec Bangley. Il garde tout pour lui. Si ça se trouve il est jaloux de la viande qu'on partage, qui sait. Dans son monde, tout a une utilité.

À une époque j'avais un livre sur les étoiles mais plus maintenant. Je m'en remets à ma mémoire, mais elle n'est pas astronomique, ha ha ha. Alors j'ai inventé des constellations. J'ai repéré un Ours et une Chèvre mais peut-être pas où ils sont censés être, j'en ai inventé pour les animaux qui existaient autrefois, ceux que je connaissais. J'en ai inventé une pour Melissa, elle tout entière qui se tient là, gigantesque et presque souriante les yeux baissés vers moi dans la nuit hivernale. Les yeux baissés pendant que le gel froisse mes cils et couvre ma barbe. J'en ai inventé une pour le petit Ange.

*

Melissa et moi vivions au bord du lac à Denver. À seulement sept minutes du centre-ville, de la grande librairie, des restaurants, des cinémas, ça nous plaisait. On voyait l'herbe, l'eau, les montagnes depuis la grande fenêtre de la petite maison. Les oies. On en accueillait une volée et une autre aussi de bernaches du Canada qui arrivaient à l'automne et au printemps, déployées en vastes chevrons où se mêlaient des oiseaux du coin auxquels elles s'accouplaient peut-être avant de repartir. Elles s'envolaient par vagues brailardes. Je pouvais différencier les oiseaux migrateurs de ceux d'ici. Je croyais que je pouvais.

En octobre, en novembre, au cours de notre promenade préprandiale autour du lac, nous les désignions. J'étais persuadé qu'elle se trompait tout le temps. Ça lui tapait sur les nerfs. Elle était tellement intelligente, mais elle ne connaissait pas les oies aussi

bien que moi. Je ne me suis jamais trouvé particulièrement futé, mais il y a des choses que je sais d'instinct.

J'en ai eu la confirmation quand on a adopté bébé Jasper : il pourchassait les migrateurs, plus nerveux, plutôt que ceux de la région, plus hargneux. Enfin, c'est ma théorie.

Nous n'avions pas d'enfant. On ne pouvait pas. On a vu un médecin. Qui a tenté de nous vendre des traitements qu'on a refusés. Ça nous convenait de n'être que tous les deux. Et puis elle est tombée enceinte, comme par miracle. La grossesse. On s'était habitués l'un à l'autre et je n'étais pas sûr de pouvoir aimer davantage. Je la regardais dormir et je me disais : je t'aime plus que tout.

À l'époque, alors que je pêchais avec Jasper dans la Sulphur, il m'arrivait d'atteindre ma limite. Je veux dire que j'avais l'impression que mon cœur allait exploser. Pas se briser, mais exploser, c'est différent. À croire qu'il était impossible de contenir tant de beauté. Pas qu'une question de beauté, c'était pas ça non plus. Quelque chose lié à ma place ici-bas. Ce petit coude de pierres lisses, les falaises inclinées. L'odeur des épicéas. La petite truite fardée qui fait des ronds tranquilles dans l'eau noire d'un étang. Et même pas besoin de dire merci. Être simplement. Un poisson simplement. Remonter simplement la rivière, l'obscurité, le froid, tout ceci n'étant qu'un pan d'une même chose. De moi, en quelque sorte.

Melissa fait partie de ce même cercle. Mais de façon différente car il nous revient de prendre soin de certaines âmes. C'était comme si je la tenais avec précaution au creux de mes mains, la tenais avec beaucoup, beaucoup de douceur, je ne pouvais pas le faire pour la nature qui nous entourait, mais pour elle si, et peut-être qu'en réalité, c'est elle qui tout du long m'a porté.

L'hôpital Saint-Vincent était de l'autre côté du lac. Les hélicoptères orange atterrissaient là-bas. À la fin, nous avons envisagé de nous envoler vers l'ouest mais il était trop tard et l'hôpital était à côté, nous sommes allés à l'hôpital. Dans l'un des bâtiments qu'ils avaient réquisitionnés. Qui se remplissait de morts.